

Montaigne et les animaux

Texte 1 : *Essais*, II, 11 : « De la Cruauté »

Au terme de cet essai dans lequel Montaigne dénonce la torture, il annonce l'argumentation qui, dans l'« Apologie de Raymond de Sebonde », sera à la source du long développement que l'on a désigné comme son « bestiaire ».

Après avoir évoqué la doctrine de la métempsychose, ainsi que la coutume de certains peuples d'adorer les animaux, Montaigne revient à une position plus commune :

Mais quand je rencontre, parmi les opinions plus modérées, les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux : et combien ils ont de part à nos plus grands privilèges ; et avec combien de vray-semblance on nous les apparie ; certes ***j'en rabats beaucoup de nostre presumption***, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire, qu'on nous donne sur les autres creatures.

Quand tout cela en seroit à dire [*Et même si les propos qui précèdent paraissent exagérés*], si [*pourtant*] y a-il un certain respect, qui nous attache, et un general devoir d'humanité, non aux bestes seulement, qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la grace et la benignité aux autres creatures, qui en peuvent estre capables. Il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Je ne crain point à dire la tendresse de ma nature si puerile, que je ne puis pas bien refuser à mon chien la feste, qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande.

Texte 2 : *Essais*, II, 12 : « Apologie de Raimond Sebond »

(Extraits)

[1. *L'homme, qui de tous les animaux est le plus mal logé, pousse la prétention jusqu'à s'attribuer sur eux une préséance que rien ne justifie.*]

La presumption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fragile de toutes les creatures c'est l'homme, et quant et quant [*en même temps*], la plus orgueilleuse. Elle se sent et se void logée icy parmy la bourbe et le fient du monde, attachée et cloüée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis, et le plus esloigné de la voute celeste, avec les animaux de la pire condition des trois : et se va plantant par imagination au dessus du cercle de la Lune, et

ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de ceste mesme imagination qu'il s'egale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy-mesme et separe de la presse des autres creatures, taille les parts aux animaux ses confreres et compagnons, et leur distribue telle portion de facultez et de forces, que bon luy semble. Comment cognoist il par l'effort de son intelligence, les branles internes et secrets des animaux ? par quelle comparaison d'eux à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue ?

[2. *La communication entre les hommes et les animaux*]

Quand je me jouë à ma chatte, qui sçait, si elle passe son temps de moy plus que je ne fay d'elle ? Nous nous entretenons de singeries reciproques. Si j'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi à elle la sienne. Platon¹ en sa peinture de l'aage doré sous Saturne, compte entre les principaux avantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avec les bestes, desquelles s'enquerant et s'instruisant, il sçavoit les vrayes qualitez, et differences de chacune d'icelles : par où il acquerroit une tres parfaicte intelligence et prudence ; et en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie, que nous ne sçaurions faire. Nous faut il meilleure preuve à juger l'impudence humaine sur le fait des bestes ? Ce grand autheur a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle, que nature leur a donné, elle a regardé seulement l'usage des prognostications, qu'on en tiroit en son temps.

Ce defaut qui empesche la communication d'entre elles et nous, pourquoy n'est il aussi bien à nous qu'à elles ? C'est à deviner à qui est la faute de ne nous entendre point : car nous ne les entendons non plus qu'elles nous. Par ceste mesme raison elles nous peuvent estimer bestes, comme nous les estimons. Ce n'est pas grand merveille, si nous ne les entendons pas, aussi ne faisons nous les Basques et les Troglodytes. Toutesfois aucuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius Thyaneus, Melampus, Tiresias, Thales et autres². Et puis qu'il est ainsi, comme disent les Cosmographes, qu'il y a des nations qui reçoivent un chien pour leur Roy, il faut bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix et mouvements. Il nous faut remarquer la parité qui est entre nous : Nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens, aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure. Elles nous flattent, nous menassent, et nous requierent : et nous elles.

[3. *La communication des bêtes entre elles*]

Au demeurant nous decouvrons bien evidemment, qu'entre elles il y a une pleine et entiere communication, et qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espece, mais aussi d'especes diverses :

¹ *La Politique*, 272 b-c. Le même Platon se leurre, aux yeux de Montaigne, quand il considère que certains animaux n'ont pas d'autre raison d'être que de permettre les prédictions (*Timée*, 72, Cf. *Essais*, I, 11, « Des Pronostications »).

² Montaigne tire probablement ces diverses références des *Antiquae lectiones*, compilation érudite de l'humaniste Coelius Rhodiginus,

Et mutæ pecudes, et denique secla ferarum

Dissimiles suerunt voces variâsque cluere

Cum metus aut dolor est, aut cum jam gaudia gliscunt.

[Et le bétail muet, et les bêtes sauvages émettent des sons différents et variés, quand ils subissent la crainte ou la douleur, ou quand ils expérimentent le plaisir. (Lucrèce, *De Rerum Natura*, V, v. 1059-1061).]

En certain abboyer du chien le cheval cognoist qu'il y a de la colere : de certaine autre sienne voix, il ne s'effraye point. Aux bestes mesmes qui n'ont pas de voix, par la société d'offices, que nous voyons entre elles, nous argumentons aisément quelque autre moyen de communication : leurs mouvemens discourent et traictent.

Non alia longè ratione atque ipsa videtur

Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ.

[De la même manière, ou peu s'en faut, on voit les enfants recourir au geste faute de pouvoir parler. (*Ibid.*, v. 1030-1031)]

[4. *Les possibilités de la communication non verbale*]

Pourquoy non, tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent, et content des histoires par signes ? J'en ay veu de si souples et formez à cela, qu'à la verité, il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroussent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, et disent en fin toutes choses des yeux.

E'l silentio ancor suole

Haver prieghi e parole.

[Et le silence encore sait d'ordinaire se faire prière et parole. (Le Tasse, *Aminta*, II, v. 34-35)]

Quoy des mains ? nous requerons, nous promettons, appellons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, mesprisons, deffions, despittons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, moquons, reconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, resjouissons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, escrions, taisons : et quoy non ? d'une variation et multiplication à l'envy de la langue. De la teste nous convions, renvoyons, advoüons, desadvoüons, desmentons, bienveignons, honorons, venerons, dedaignons, demandons, esconduisons, egayons, lamentons, caressons, tansons [*grondons, rouspétons*], soubsmettons, bravons, enhortons, menaçons, asseurons, enquerons. Quoy des sourcils ? Quoy des espauls ? Il n'est mouvement, qui ne parle, et un langage intelligible sans discipline, et un langage publique : Qui fait [*Ce qui fait*], voyant la variété et usage distingué des autres, que cestuy-cy [*i. e. le langage des mouvements*] doibt plustost estre jugé le propre de l'humaine nature. [...]

[5. *Manifestations de l'intelligence animale*]

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance [*compétence*] ne recognoissons nous aux operations des animaux ? est-il police [*organisation*] réglée avec plus d'ordre, diversifiée à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenuë, que celle des mouches à miel ? Ceste disposition d'actions et de vacations si ordonnée, la pouvons nous imaginer se conduire sans discours et sans prudence ?

*His quidam signis atque hæc exempla sequuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
Æthereos dixere.*

[On a dit, en considérant ces signes et ces exemples, que les abeilles avaient en elle quelque chose de l'esprit divin, comme des effluves éthérés (Virgile, *Géorgiques*, IV, v. 219-221)]

Les arondelles que nous voyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent elles sans jugement, et choisissent elles sans discretion [*discernement*] de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger ? Et en ceste belle et admirable contexture de leurs bastimens, les oiseaux peuvent ils se servir plustost d'une figure quarrée, que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, sans en sçavoir les conditions et les effects ? Prennent-ils tantost de l'eau, tantost de l'argile, sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant ? Planchent-ils de mousse leur palais, ou de duvet, sans prévoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'aise ? Se couvrent-ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'Orient, sans cognoistre les conditions differentes de ces vents, et considerer que l'un leur est plus salutaire que l'autre ? Pourquoi espessit l'araignée sa toile en un endroit, et relasche en un autre ? se sert à ceste heure de ceste sorte de neud, tantost de celle-là, si elle n'a et deliberation, et pensement, et conclusion ? Nous recognoissons assez en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au dessus de nous, et combien nostre art est foible à les imiter. Nous voyons toutesfois aux nostres plus grossiers, les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces : pourquoy n'en estimons nous autant d'eux ? Pourquoy attribuons nous à je ne sçay quelle inclination naturelle et servile, les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art ? En quoy sans y penser nous leur donnons un tres-grand avantage sur nous, de faire que nature par une douceur maternelle les accompagne et guide, comme par la main à toutes les actions et commoditez de leur vie, et qu'à nous elle nous abandonne au hazard et à la fortune, et à quester par art, les choses necessaires à nostre conservation ; et nous refuse quant et quant [*en même temps*] les moyens de pouvoir arriver par aucune institution [*par une quelconque instruction*] et contention [*effort*] d'esprit, à la suffisance naturelle des bestes : de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez, tout ce que peult nostre divine intelligence.

[6. Remise en cause du topos de la « marâtre nature »]

Vrayement à ce compte nous aurions bien raison de l'appeller une tres-injuste marastre³ : Mais il n'en est rien, nostre police n'est pas si difforme et desreglée. Nature a embrassé universellement toutes ses creatures : et n'en est aucune, qu'elle n'ait bien plainementourny de tous moyens necessaires à la conservation de son estre : Car ces plaintes vulgaires que j'oy [j'entends] faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au dessus des nuës, et puis les ravale aux Antipodes) que nous sommes le seul animal abandonné, nud sur la terre nuë, lié, garrotté, n'ayant dequoy s'armer et couvrir que de la despouille d'autruy : là où [tandis que] toutes les autres creatures, nature les a revestues de coquilles, de gousses, d'escorse, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison, et de soye selon le besoin de leur estre : les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour defendre, et les a elles mesmes instruites à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter : là où l'homme ne sçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer sans apprentissage.

*Tum porro, puer ut scavis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet infans, indignus omni
Vitali auxilio, cum primum in luminis oras
Nexibus ex alvo matris natura profudit,
Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est
Cui tantum in vita restet transire malorum :
At variae crescunt pecudes, armenta, feraeque,
Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est
Almae nutricis blanda atque infracta loquela :
Nec varias quaerunt vestes pro tempore caeli :
Denique non armis opus est, non moenibus altis
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia largè
Tellus ipsa parit, naturaque daedala rerum.*

[De plus l'enfant, semblable au matelot rejeté par les flots cruels, gît nu à même le sol, sans parole, privé de tout secours vital, dès que la nature l'a détaché du sein de sa mère et l'a fait aborder aux rives du jour. Il remplit l'espace de gémissements lugubres, comme il convient à celui à qui la vie réserve tant de malheurs. Au contraire, les divers bestiaux et les bêtes sauvages croissent sans avoir besoin de hochets ou d'une tendre nourrice qui les apaise de son doux langage. Ils ne sont pas non plus en quête de vêtements adaptés aux saisons. Ils n'ont pas besoin d'armes non plus, ni de hautes murailles pour défendre leurs biens, puisque la terre et l'industrielle nature produisent en abondance tout ce qu'il faut à tous. (Lucrèce, *ibid.*, v. 222-234)]

Ces plaintes là sont fauces : il y a en la police du monde, une egalité plus grande, et une relation plus uniforme.

³ L'image, issue de Pline, est devenue un lieu commun. En l'occurrence, l'évocation de l'homme dépourvu de tout à sa naissance est empruntée à Lucrèce. Mais en filigrane de ce cliché, on devine également le *De Miseria* de Lothaire de Segni, futur pape Innocent III, texte de la seconde partie du XIIe siècle qui connaît une grande diffusion à la Renaissance.

Nostre peau est pourveue aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les injures du temps, tesmoing plusieurs nations, qui n'ont encores essayé nul usage de vestemens. Noz anciens Gaulois n'estoient gueres vestus, ne sont pas les Irlandois noz voisins, soubz un ciel si froid : Mais nous le jugeons mieux par nous mesmes : car tous les endroits de la personne, qu'il nous plaist descouvrir au vent et à l'air, se trouvent propres à le souffrir : S'il y a partie en nous foible, et qui semble devoir craindre la froidure, ce devroit estre l'estomach, où se fait la digestion : noz peres le portoyent decouvert, et noz Dames, ainsi molles et delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes jusques au nombril⁴. Les liaisons et emmaillottems des enfans ne sont non plus necessaires⁵ : et les meres Lacedemoniennes eslevoient les leurs en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier. Nostre pleurer est commun à la plus part des autres animaux, et n'en est guere qu'on ne voye se plaindre et gemir long temps apres leur naissance : d'autant que c'est une contenance bien sortable [*conforme*] à la foiblesse, en quoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est en nous, comme en eux, naturel et sans instruction.

Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti.

[En effet, chacun sent de quelle aptitude propre il peut faire usage. (Lucrèce, *ibid.*, v. 1033)]

Qui fait doute qu'un enfant arrivé à la force de se nourrir, ne sçeut qu'ester sa nourriture ? et la terre en produit, et luy en offre assez pour sa nécessité, sans autre culture et artifice : Et sinon en tout temps, aussi ne fait elle pas aux bestes, tesmoing les provisions, que nous voyons faire aux fourmis et autres, pour les saisons steriles de l'année. Ces nations, que nous venons de decouvrir⁶, si abondamment fournies de viande [*nourriture, subsistance*] et de breuvage naturel, sans soing et sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture : et que sans labourage, nostre mere nature nous avoit munis à planté [*en abondance*] de tout ce qu'il nous falloit : voire, comme il est vray-semblable, plus plainement et plus richement qu'elle ne fait à present, que nous y avons meslé nostre artifice :

*Et tellus nitidas fruges vinetaque læta
Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit,
Ipsa dedit dulces foetus, et pabula læta,
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore,
Conterimûsque boves et vires agrorum.*

[Et la terre créa spontanément pour les mortels les moissons moirées et le joyeux vignoble ; d'elle-même elle leur procura de doux fruits, et de rians pâturages, qui aujourd'hui croissent avec peine malgré notre labour. Nous y épouisons nos bœufs et les forces des cultivateurs. (Lucrèce, II, v. 1157-1161)]

⁴ Sous François I^{er} encore, les hommes portent un pourpoint décollé, contrairement aux contemporains de Montaigne qui sont, au sens propre, collet monté. Quant aux décollés des dames, ils sont dès la fin du Moyen Age une source inépuisable d'indignation pour les prédicateurs ...

⁵ Les bébés sont encore généralement enfermés (« liés ») dans un « maillot », pour assurer, pense-t-on, la croissance régulière de leurs jambes. Au détriment de l'hygiène élémentaire.

⁶ Les fameux « cannibales ». On notera : « que nous venons de decouvrir ». En réalité, les Grandes découvertes datent de près de cent ans. Ce qui prouve que l'événement a mis du temps à s'imposer dans les consciences.

le débordement et desreglement de nostre appetit devançant toutes les inventions, que nous cherchons de l'assouvir. [...]

[7. *Hypothèse de l'enfant sauvage : condition commune des hommes et des bêtes*]

Quant au parler, il est certain, que s'il n'est pas naturel, il n'est pas nécessaire. Toutesfois je croy qu'un enfant, qu'on auroit nourry [*élevé*] en pleine solitude, esloigné de tout commerce [*compagnie*] (qui seroit un essay [*une expérience*] malaisé à faire) auroit quelque espece de parolle pour exprimer ses conceptions : et n'est pas croyable, que nature nous ait refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs autres animaux : Car qu'est-ce autre chose que parler, ceste faculté, que nous leur voyons, de se plaindre, de se resjouyr, de s'entr'appeller au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix ? Comment ne parleroient elles entr'elles ? elles parlent bien à nous, et nous à elles. En combien de sortes parlons nous à nos chiens, et ils nous respondent ? D'autre langage, d'autres appellations, devisons nous avec eux, qu'avec les oyseaux, avec les pourceaux, les beufs, les chevaux : et changeons d'idiome selon l'espece.

*Così per entro loro schiera bruna
S'ammusa l'una con l'altra formica,
Forse à spiar lor via, et lor fortuna.*

[Ainsi en croisant leur brunes légions les fourmis s'accointent l'une à l'autre, peut-être pour se communiquer leur chemin et leurs chances d'arriver. (Dante, *Purgatoire*, XXVI, vo. 34-36)]

Il me semble que Lactance attribué aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encore. Et la difference de langage, qui se voit entre nous, selon la difference des contrées, elle se treuve aussi aux animaux de mesme espece. Aristote allegue à ce propos le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux :

*variæque volucres
Longè alias alio jaciunt in tempore voces,
Et partim mutant cum tempestatibus unà
Raucisonos cantus.*

[Toutes sortes d'oiseaux suivant les moments s'adressent l'un à l'autre des cris différents, et une partie d'entre eux modifient, suivant le temps qu'il fait, leurs chants rauques. (Lucrèce, V, v. 1078, 1081, 1083-1084)]

Mais cela est à sçavoir, quel langage parleroit cet enfant : et ce qui s'en dit par divination, n'a pas beaucoup d'apparence [*toute conjecture à ce sujet reste incertaine*]. Si on m'allegue contre ceste opinion, que les sourds naturels ne parlent point : Je respons que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parolle par les oreilles, mais plustost pource que le sens de l'ouye, duquel ils sont privez, se rapporte à celuy du parler, et se tiennent ensemble d'une cousture naturelle : En façon, que ce que nous parlons, il faut que nous le parlions premierement à nous, et que nous le facions sonner au dedans à nos oreilles, avant que de l'envoyer aux

estrangeres. J'ay dict tout cecy, pour maintenir ceste ressemblance, qu'il y a aux choses humaines : et pour nous ramener et joindre à la presse. Nous ne sommes ny au dessus, ny au dessous du reste : tout ce qui est sous le Ciel, dit le sage⁷, court une loy et fortune pareille.

Indupedita suis fatalibus omnia vincis.

[Toutes choses sont entravées par les liens de leur propre destin. (Lucrèce, V, v. 876)]

Il y a quelque difference, il y a des ordres et des degrez : mais c'est sous le visage d'une mesme nature :

res quæque suo ritu procedit, et omnes

Foedere naturæ certo discrimina servant.

[Chaque chose procède à sa manière, et toutes, par une même loi de nature, conservent leurs distinctions. (Lucrèce, V, v. 923-924)]

[8. Distinction entre l'intelligence humaine et l'instinct animal ?]

Il faut contraindre l'homme, et le renfermer dans les barrières de ceste police. Le miserable n'a garde d'enjamber par effect au delà : il est entravé et engagé, il est assubjecty de pareille obligation que les autres creatures de son ordre, et d'une condition fort moyenne, sans aucune prerogative, præexcellence vraye et essentielle. Celle qu'il se donne par opinion, et par fantasie, n'a ny corps ny goust [*ni consistance ni réalité sensible*] : Et s'il est ainsi, que luy seul de tous les animaux, ayt cette liberté de l'imagination, et ce desreglement de pensées, luy representant ce qui est, ce qui n'est pas ; et ce qu'il veut ; le faux et le véritable ; c'est un avantage qui luy est bien cher vendu, et duquel il a bien peu à se glorifier : Car de là naist la source principale des maux qui le pressent, peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir.

Je dy donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer, que les bestes facent par inclination naturelle et forcée, les mesmes choses que nous faisons par nostre choix et industrie. Nous devons conclurre de pareils effects, pareilles facultez⁸, et de plus riches effects des facultez plus riches : et confesser par consequent, que ce mesme discours, cette mesme voye, que nous tenons à œuvrer, aussi la tiennent les animaux, ou quelque autre meilleure. Pourquoi imaginons nous en eux cette contrainte naturelle, nous qui n'en esprouvons aucun pareil effect ? Joint qu'il est plus honorable d'estre acheminé et obligé à réglement agir par naturelle et inevitable condition, et plus approchant de la divinité, que d'agir réglement par liberté temeraire [*hasardense*] et fortuite ; et plus seur de laisser à nature, qu'à nous les resnes de nostre conduite. La vanité de nostre presumption fait, que nous ayons mieux

⁷ Cf. Qohélet, 9, 3 : « Le pire de ce qui advient sous le soleil est que tous ont le même sort. » Sentence que Montaigne a fait peindre dans sa bibliothèque.

⁸ Ce raisonnement est en porte-à-faux avec l'idée, fréquemment émise dans *Les Essais*, que la corrélation entre les causes et les effets est extrêmement instable.

devoir à noz forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance [*nos capacités*] : et enrichissons les autres animaux des biens naturels, et les leur renonçons [*et nous les leur abandonnons*], pour nous honorer et annoblir des biens acquis : par une humeur bien simple, ce me semble : car je priseroy bien autant des graces toutes miennes et naïfves, que celles que j'aurois esté mendier et quester de l'apprentissage. Il n'est pas en nostre puissance d'acquérir une plus belle recommandation que d'estre favorisé de Dieu et de nature.

[Suivent divers exemples, repris en grande partie à Pline et surtout à Plutarque, de la « suffisance » des animaux :

- Le renard qu'on envoie en éclaireur sur une rivière gelée, pour qu'il en décèle les failles ;
- La capacité des animaux à trouver les médicaments qui leur sont nécessaires ;
- Le chien qui retrouve la trace de son maître au-delà d'un carrefour ;
- La ruse des animaux à la chasse : la seiche, la torpille ;
- La religion des éléphants ;
- Les mœurs funèbres des fourmis ;
- Le pouvoir de très petits animaux (les poux, la remora), capables de contrarier les entreprises d'hommes puissants.

En contrepartie, les hommes sont enclins à s'asservir mutuellement, ce que ne font jamais les animaux.]

[9. *Les bêtes sont capables d'apprendre*]

Si [*pourtant*] ne sont pas les bêtes incapables d'être encore instruites à nostre mode. Les merles, les corbeaux, les pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler : et cette facilité, que nous reconnaissons à nous fournir leur voix et haleine si souple et si maniable, pour la former et l'astreindre à certain nombre de lettres et de syllabes, témoigne qu'ils ont un discours [*une aptitude à raisonner*] au dedans, qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à apprendre. Chacun est saoul [*rassasié*], ce croy-je, de voir tant de sortes de cingeries que les batteurs apprennent à leurs chiens : les dances, où ils ne faillent [*manquent*] une seule cadence du son qu'ils oyent ; plusieurs divers mouvemens et saults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parolle : mais je remarque avec plus d'admiration cet effect, qui est toutes-fois assez vulgaire [*courant*], des chiens de quoi se servent les aveugles, et aux champs et aux villes : je me suis pris garde comme ils s'arrestent à certaines portes, d'où ils ont accoustumé de tirer l'aumosne, comme ils evitent le choc des coches et des charrettes, lors même que pour leur regard [*leur point de vue*], ils ont assez de place pour leur passage : j'en ay veu le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain et uni, et en prendre un pire, pour esloigner son maître du fossé. Comment pouvoit-on avoir fait concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maître, et mespriser ses propres commoditez pour le servir ? et comment avoit-il la connaissance que tel chemin luy estoit bien assez large, qui ne le seroit pas pour un aveugle ? Tout cela se peut-il comprendre sans ratiocination ?

[Suivent divers exemples :

- Le chien jouant la comédie ;
- Comment les rossignols apprennent à chanter ;
- La pie contrefaisant la musique des trompettes ;
- Ruse d'un chien pour atteindre sa pitance ;
- Protestation astucieuse d'un éléphant, dénonçant l'esclave qui retranchait à sa pitance ;
- Adresse des éléphants au combat]

[10. *Des bêtes aux « cannibales » : résistance à l'altérité*]

Nous admirons et poisons [*évaluons*] mieux les choses étrangères que les ordinaires : et sans cela je ne me fusse pas amusé [*employé*] à ce long registre : Car selon mon opinion, qui contrerollera [*si quelqu'un contrôle*] de près ce que nous voyons ordinairement es animaux, qui vivent parmy nous, il y a dequoi y trouver des effets autant admirables, que ceux qu'on va recueillant es pays et siecles étrangers. C'est une même nature qui roule son cours. Qui en auroit suffisamment jugé le present estat, en pourroit seurement conclurre et tout l'advenir et tout le passé. J'ay veu autresfois parmy nous, des hommes amenez par mer de loingtain pays⁹, desquels par ce que nous n'entendions aucunement le langage, et que leur façon au demeurant et leur contenance, et leurs vestemens, estoient du tout esloignez des nostres, qui de nous ne les estimoit et sauvages et brutes ? qui n'attribuoit à stupidité et à bestise, de les voir muets, ignorans la langue Françoisse, ignorans nos baise-mains, et nos inclinations serpentées [*contournées*] ; nostre port et nostre maintien, sur lequel sans faillir, doit prendre son patron la nature humaine ?

Tout ce qui nous semble étrange, nous le condamnons, et ce que nous n'entendons pas. Il nous advient ainsin au jugement que nous faisons des bêtes : Elles ont plusieurs conditions, qui se rapportent aux nostres : de celles-là par comparaison nous pouvons tirer quelque conjecture : mais de ce qu'elles ont particulier, que savons nous que c'est ? [...]

[11. *Animalité de l'homme / humanité de l'animal*]

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre et mourir des bêtes, estant si voisine de la nostre, tout ce que nous retranchons de leurs causes motrices, et que nous adjoustons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peut aucunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé, les medecins nous proposent l'exemple du vivre des bêtes, et leur façon : car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple :

⁹ Allusion à la rencontre relatée à la fin de I, 30, « Des Cannibales ».

*Tenez chaults les pieds et la teste,
Au demeurant vivez en bête.*

La generation est la principale des actions naturelles : nous avons quelque disposition de membres, qui nous est plus propre à cela : toutesfois ils nous ordonnent de nous ranger à l'assiette et disposition brutale [*propre aux bêtes*], comme plus effectuelle [*efficace*]:

*more ferarum,
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores : quia sic loca sumere possunt,
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis.*

[C'est en suivant la manière des bêtes sauvages, à la façon des quadrupèdes, que, pense-t-on communément, les femmes sont les plus fécondes. C'est ainsi, poitrine à plat et reins exhaussés, que les semences peuvent trouver leur place. (Lucrèce, IV, v. 1264-1267)]

Et rejettent comme nuisibles ces mouvements indiscrets [*mal à-propos*], et insolents [*inconvenants*], que les femmes y ont meslé de leur creu ; les ramenant à l'exemple et usage des bêtes de leur sexe, plus modeste et rassis.

*Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,
Clunibus ipsa viri venerem si lata retractet,
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
Ejicit enim sulci recta regione viaque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum.*

[En effet, la femme empêche et contrarie la conception si, dans le plaisir, elle repousse l'engin de l'homme, et du mouvement flexible de son sein elle agite le flux de la semence. Elle chasse en effet le soc de la ligne droite du sillon, et détourne de son lieu le jet de la semence. (Lucrèce, IV, 1269-1273)]

Si c'est justice de rendre à chacun ce qui luy est deu, les bêtes qui servent, aiment et deffendent leurs bien-faiteurs, et qui poursuivent et outragent les étrangers et ceux qui les offencent, elles representent en cela quelque air de nostre justice : comme aussi en conservant une equalité tres-equitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont sans comparaison plus vive et plus constante, que n'ont pas les hommes. Hyrcanus le chien du roi Lysimachus, son maître mort, demeura obstiné sus son lict, sans vouloir boire ne manger : et le jour qu'on en brusla le corps, il print sa course, et se jetta dans le feu, où il fut bruslé. Comme fit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus ; car il ne bougea de dessus le lict de son maître, depuis qu'il fut mort : et quand on l'emporta, il se laissa enlever quant et luy [*en même temps que lui*], et finalement se lança dans le buscher où on brusloit le corps de son maître. Il y a certaines inclinations d'affection, qui naissent quelquefois en nous, sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité fortuite [*impulsion irrationnelle*], que d'autres nomment sympathie : les bêtes en sont capables comme nous. Nous voyons les chevaux prendre certaine accointance des uns aux autres, jusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager separément : On les void appliquer leur

affection à certain poil de leurs compagnons, comme à certain visage : et où ils le rencontrent, s'y joindre incontinent avec feste et demonstration de bien-vueillance ; et prendre quelque autre forme à contre-cœur et en haine. Les animaux ont choix comme nous, en leurs amours, et font quelque triage de leurs femelles. Ils ne sont pas exempts de nos jalousies et d'envies extremes et irreconciliables. [...]

De subtilité malitieuse, en est-il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales ? lequel passant au travers d'une riviere chargé de sel, et de fortune y estant bronché [*ayant fait par hasard un faux pas*], si que [*au point que*] les sacs qu'il portoit en furent tous mouillez, s'estant apperceu que le sel fondu par ce moyen, luy avoit rendu sa charge plus legere, ne failloit [*manquait*] jamais aussi tost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avec sa charge, jusques à ce que son maître descouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine, à quoi se trouvant mesconté [*n'y trouvant pas son compte*], il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plusieurs qui representent naïfvement le visage de nostre avarice ; car on leur void un soin extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent, et de le curieusement [*avec soin*] cacher, quoi qu'elles n'en tirent point usage.

Quant à la mesnagerie [*économie domestique*], elles nous surpassent non seulement en cette prevoyance d'amasser et espargner pour le temps à venir, mais elles ont encore beaucoup de parties de la science, qui y est necessaire. Les fourmis estandent au dehors de l'aire leurs grains et semences pour les esventer, refreschir et secher, quand ils¹⁰ voyent qu'ils commencent à se moisir et à se sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent et pourrissent. Mais la caution et prevention dont ils usent à ronger le grain de froment, surpasse toute imagination de prudence humaine [*tout ce qu'on peut imaginer en fait de sagesse humaine*] : Par ce que le froment ne demeure pas tousjours sec ni sain, ains [*mais*] s'amolit, se resout [*dissout*] et destrempe comme en laict, s'acheminant à germer et produire : de peur qu'il ne devienne semence, et perde sa nature et propriété de magasin [*réserve*] pour leur nourriture, ils rongent le bout, par où le germe a coustume de sortir. [...]

Les ames des Empereurs et des savatiers sont jettees à même moule. Considerant l'importance des actions des Princes et leur poix, nous nous persuadons qu'elles soyent produictes par quelques causes aussi poisantes et importantes. Nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvemens, par les mêmes ressorts, que nous sommes aux nostres. La même raison qui nous fait tanser [*nous quereller*] avec un voisin, dresse entre les Princes une guerre : la même raison qui nous fait fouëtter un laquais, tombant en un Roy, luy fait ruiner une Province. Ils veulent aussi legerement que nous, mais ils peuvent plus. Pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

¹⁰ *Fourmi* est masculin en moyen français.

Quant à la fidélité, il n'est animal au monde traistre au prix [*en comparaison*] de l'homme. Nos histoires¹¹ racontent la vifve poursuite [*action judiciaire, mise en poursuite d'un ennemi*] que certains chiens ont faict de la mort de leurs maîtres. Le roi Pyrrhus ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, et ayant entendu qu'il y avoit trois jours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, et mena ce chien quant et luy [*en même temps que luy*]. Un jour qu'il assistoit aux montres [*revues*] generales de son armee, ce chien appercevant les meurtriers de son maître, leur courut sus, avec grans aboys et aspreté de courroux, et par ce premier indice achemina la vengeance [*punition*] de ce meurtre, qui en fut faicte bien tost après par la voye de la justice. Autant en fit le chien du sage Hesiodé, ayant convaincu les enfans de Ganistor Naupactien, du meurtre commis en la personne de son maître. Un autre chien estant à la garde d'un temple à Athenes, ayant aperçeu un larron sacrilege qui emportoit les plus beaux joyaux, se mit à abbayer contre luy tant qu'il peut : mais les marguilliers [*gardiens du temple*] ne s'estans point esveillez pour cela, il se meit à le suyvre, et le jour estant venu, se tint un peu plus esloigné de luy, sans le perdre jamais de veü : s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas, et aux autres passans qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queuë, et prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoient à manger : si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quant et quant [*en même temps*] au lieu mêmes. La nouvelle de ce chien estant venuë aux marguilliers de ceste Église, ils se mirent à le suivre à la trace, s'enquerans des nouvelles du poil [*pelage*] de ce chien, et en fin le rencontrerent en la ville de Cromyon, et le larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il fut puny. Et les juges en reconnaissance de ce bon office, ordonnerent du public certaine mesure de bled pour nourrir le chien, et aux prestres d'en avoir soin. Plutarque témoigne ceste histoire, comme chose tres-averee et advenue en son siecle.

[12. Un exemplum édifiant]

Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoin de mettre ce mot en credit) ce seul exemple y suffira, qu'Appion recite comme en ayant esté luy même spectateur¹². Un jour, dit-il, qu'on donnoit à Rome au peuple le plaisir du combat de plusieurs bêtes étranges, et principalement de Lyons de grandeur inusitee, il y en avoit un entre autres, qui par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres, et un rugissement hautain et espouvantable, attiroit à soy la veüë de toute l'assistance. Entre les autres esclaves, qui furent presentez au peuple en ce combat des bêtes, fut un Androdus de Dace, qui estoit à un Seigneur Romain, de qualité consulaire. Ce Lyon l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doucement d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en reconnaissance avec luy. Cela faict, et s'estant assuré de ce

¹¹ Plutarque encore, allégué à la fin du paragraphe. La troisième histoire est reprise par Pierre Boaistuau dans *Le Théâtre du Monde* (1558).

¹² En réalité, le récit du grammairien Appion est rapporté par l'historien Aulu-Gelle. Boaistuau s'empare lui aussi de ce récit, très répandu, dont on retrouve la version chrétienne avec le lion de saint Jérôme, très présent dans l'iconographie. On remarquera le talent de narrateur de Montaigne, qui commence *in medias res* par la scène frappante et énigmatique du cirque, dont rend compte ensuite le récit d'Androclus (nom courant de l'esclave), pour aboutir au *happy ending*.

qu'il cherchoit, il commença à battre de la queue à la mode des chiens qui flattent leur maître, et à baiser, et lescher les mains et les cuisses de ce pauvre miserable, tout transi d'effroy et hors de soy. Androdus ayant repris ses esprits par la benignité de ce lyon, et r'assuré sa veuë pour le considerer et reconnaître : c'estoit un singulier plaisir de voir les caresses, et les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'autre. Dequoi le peuple ayant eslevé des cris de joye, l'Empereur fit appeller cest esclave, pour entendre de luy le moyen d'un si étrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable :

Mon maître, dict-il, estant proconsul en Aphrique, je fus contrainct par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant journellement battre, me desrober de luy, et m'en fuir. Et pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande autorité en la province, je trouvoy mon plus court, de gagner les solitudes et les contrees sablonneuses et inhabitables de ce pays là, resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy-même. Le Soleil estant extremement aspre sur le midy, et les chaleurs insupportables, je m'embatis [*je me rabattis*] sur une caverne cachee et inaccessible, et me jettay dedans. Bien tost après y survint ce lyon, ayant une patte sanglante et blessee, tout plaintif et gemissant des douleurs qu'il y souffroit : à son arrivee j'euy beaucoup de frayeur, mais luy me voyant mussé [*caché*] dans un coing de sa loge, s'approcha tout doucement de moy, me presentant sa patte offencee, et me la montrant comme pour demander secours : je luy ostay lors un grand escot [*écharde*] qu'il y avoit, et m'estant un peu apprivoisé à luy, pressant sa playe en fis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay, et nettoyy le plus proprement que je peux : Luy se sentant allegé de son mal, et soulagé de ceste douleur, se prit à reposer, et à dormir, ayant tousjours sa patte entre mes mains. De là en hors [*Dès lors*] luy et moy vesquismes ensemble en ceste caverne trois ans entiers de memes viandes : car des bêtes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en apportoit les meilleurs endroits, que je faisois cuire au Soleil à faute de feu, et m'en nourrissois. A la longue, m'estant ennuyé de ceste vie brutale et sauvage, comme ce Lyon estoit allé un jour à sa queste accoustumee, je partis de là, et à ma troisiéme journee fus surpris par les soldats, qui me menerent d'Affrique en ceste ville à mon maître, lequel soudain me condamna à mort, et à être abandonné aux bêtes. Or à ce que je voy ce Lyon fut aussi pris bien tost apres, qui m'a à ceste heure voulu recompenser du bienfait et guerison qu'il avoit reçu de moy.

Voyla l'histoire qu'Androdus recita à l'Empereur, laquelle il fit aussi entendre de main à main au peuple. Parquoi à la requeste de tous il fut mis en liberté, et absous de ceste condamnation, et par ordonnance du peuple luy fut fait present de ce Lyon. Nous voyions depuis, dit Appion, Androdus conduisant ce Lyon à tout [*avec*] une petite laisse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on luy donnoit : le Lyon se laisser couvrir des fleurs qu'on luy jettoit, et chacun dire en les rencontrant : Voyla le Lyon hoste de l'homme, voyla l'homme medecin du Lyon.